G. DE GRANDMAISON

L'ESPAGNE ET NAPOLÉON 1804-1809

Depósito
56917



EX LIBRIS

PAUL WANSBROUGH

48
Geoffroy 51
56917

11500/25

l'Espagne chrétienne

1. Révolution détruisit notre marine — 38 14
Jamais on jamais

Trafalgar ---- Waterloo

Le marin a toujours ici dû subir des entraves { 40 50

vents des tiens d'église —

l'inquisition 256

Tribunal de temple — 268

l'inquisition 396

R
143191

L'ESPAGNE ET NAPOLÉON

1804-1809

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804). Un volume in-8°..... 7 fr. 50

La Congrégation (1801-1830). Avec une préface de M. le comte Albert DE MUN. 2e édition. Un volume in-8°..... 7 fr. 50

Correspondance du comte de La Forest, *ambassadeur de France en Espagne* (1808-1813), publiée pour la Société d'Histoire contemporaine. Tome Ier. Avril 1808, janvier 1809. Un volume in-8°. (PICARD, éditeur.)

Napoléon et les Cardinaux noirs (1810-1814). Un volume in-16. (PERRIN et Cie, éditeurs.)

Napoléon et ses récents historiens. Un volume in-16. (PERRIN et Cie, éditeurs.)

(Couronné par l'Académie française. Prix Marcellin Guérin.)

Madame Louise de France (1737-1787). 3e édition. Un volume in-16. (LECOFFRE-GABALDA, éditeur.)

(Couronné par l'Académie française. Prix Juteau-Duvigneaux.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 10525.



Cl. Anderson

Héliogr. Chauvet

LA FAMILLE DE CHARLES IV

d'après le tableau de Goya (Musée du Prado)

Imp. Eudes.

Plon-Nourrit & Cie Edit.

GEOFFROY DE GRANDMAISON

L'ESPAGNE ET NAPOLÉON

1804-1809

Avec une héliogravure



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908

Tous droits réservés



Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 11 March 1908.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

PRÉFACE

Il y a exactement cent ans, commença le drame de la péninsule où le génie de Napoléon fut vaincu par la ténacité d'un peuple. Les Espagnols vont célébrer l'anniversaire séculaire de cette « guerre de l'Indépendance » qui, à l'époque moderne, fournit la meilleure preuve de leur énergie nationale. L'actualité est dans toute sa force, mais le temps a marché : des deux côtés des Pyrénées les passions ont perdu leur acuité, leur aigreur, leur intransigeance, il ne demeure plus qu'un grand exemple de patriotisme dont chacun peut méditer la leçon.

C'est l'heure de l'histoire, elle a besoin de paix et exige le recul des années écoulées.

Les documents abondent : témoignages, lettres, mémoires, rapports militaires, dépêches diplomatiques. Leur classement est long mais point impossible, la patience y suffirait. — La difficulté de raconter les événements réside dans la diversité, le heurt, la contradiction des principes en cause, à une époque d'extrême bouleversement. Si les hommes, dans leur action, paraissent

sincères, bientôt les mobiles de leurs projets, la résultante de leurs efforts demeurent incertains et mystérieux. Un esprit simpliste ne saurait donner raison, de façon absolue, à aucun des trois champions en présence : France, Espagne, Angleterre. La valeur militaire de l'une, le courage féroce de l'autre, l'adresse persévérante de la dernière, impressionnent tour à tour. Il faudrait n'appartenir à aucune des trois races pour conserver l'impartialité de son jugement.

L'examen des faits est assez intéressant par lui-même, j'ai souhaité de m'y borner. Sur ce terrain précis, j'appelle l'attention du lecteur en lui fournissant l'explication de mon récit.

J'avais écrit l'histoire de l'*Ambassade française* à Madrid de 1789 à 1804. L'accueil du public, l'indulgence des historiens, les encouragements de l'Académie, et aussi la logique du sujet, m'ont engagé à poursuivre cette étude des rapports de la France et de l'Espagne au temps de Napoléon. — Après la mort de Louis XVI, le « Roi catholique » a combattu les jacobins régicides; en 1796 il a conclu la paix avec la France républicaine ; de la France consulaire il s'est fait l'allié : il va peu à peu devenir la proie de la France impériale. A Bayonne, en 1808, l'ambition de Napoléon croit avoir partie gagnée : les Bourbons sont prisonniers, Joseph Bonaparte leur succède. Mais l'Espagne se soulève, lutte pendant six années et, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, demeure triomphante. — La première journée de cette trilogie dramatique se terminait en 1804 à la proclamation de

l'Empire ; la seconde prend fin en 1808 avec l'abdication de Charles IV ; la troisième en 1814 lors de la déchéance de Napoléon.

Dans ce présent volume, le rideau se lève sur le second acte, pour laisser voir des personnages déjà connus, qui vont pousser jusqu'au bout les conséquences ébauchées de leurs caractères et se mouvoir dans un décor nouveau. L'action s'affirme, grandit, se précipite.

Comment reproduire les péripéties mouvantes de la scène? J'ai cherché à le faire en suivant l'exemple et le conseil de Jansen qui écrivait au début de son étude sur le premier partage de la Pologne : « Sans m'occuper des problèmes politiques contemporains, je me suis seulement proposé de raconter les faits tels que, selon ma conviction, ils se sont réellement passés. J'ai voulu nommer les choses par leur nom, me gardant de moraliser stérilement sur mon sujet, et de prononcer à tout instant sur les événements et les personnes une sorte de jugement des morts, à l'égyptienne. Je n'ai voulu qu'aider le lecteur sagace, à juger la question par lui-même et, en toute connaissance de cause, apprécier une catastrophe qui a joué un rôle si important dans les destinées de l'Europe. »

Oui, en vérité, l'écueil du premier Empire est caché là. Après Tilsitt, Napoléon, arrivé au sommet, descend la colline des prospérités ; tôt ou tard sa politique extérieure, condamnée à une surenchère incessante, devait aboutir à une catastrophe : l'aventure espagnole fut

le caillou contre lequel il vint trébucher; il a été vaincu à Madrid bien plus qu'à Moscou. Son bon sens, à Sainte-Hélène, eut le courage d'en convenir : « Cette malheureuse guerre m'a perdu; toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal. Elle a compliqué mes embarras, divisé mes forces, détruit ma moralité en Europe... Les événements ont prouvé que j'avais commis une grande faute dans le choix de mes moyens... Je crus nécessaire, trop légèrement, de changer de dynastie... Les Espagnols, en masse, se conduisirent comme des gens d'honneur. » — Nous n'aurons pas sur les affaires d'Espagne d'autres conclusions que les siennes.

On est surpris de la quantité de conséquences fatales, en germe dans cette erreur : la puissance militaire de l'empire compromise, sa situation européenne diminuée, atteinte sa situation intérieure. — En 1808, l'Empereur, ne voulant pas affaiblir sa grande armée d'Allemagne, envoya des conscrits en Espagne; et ce fut en partie la cause de Baylen. — Éclairé sur les difficultés, il se réserve d'entraîner lui-même cette grande armée aux extrémités de la péninsule, puis, contraint de la quitter, il la confie à Soult, à Masséna, à Suchet pour l'emmener jusqu'au fond du Portugal et de l'Andalousie. Dès lors dispersées, scindées, épuisées par la lutte, mal renouvelées de jeunes recrues, ces vieilles troupes ne retrouveront plus les triomphes d'Austerlitz, Iéna, Friedland; elles auront besoin de contingents étrangers qui les abandonneront à l'heure décisive; et apparaîtra la cause

initiale de la diminution de valeur des armées françaises.

Il semble que Napoléon se soit planté un poignard dans le dos. Ce péril constant, créé à plaisir, de ses propres mains, sur notre frontière arrête ses projets en Orient, l'oblige à laisser la Russie y déployer ses prétentions, le paralyse aux bords du Danube, le dégarnit aux bords du Rhin. — Il a donné aux Anglais, maîtres des mers depuis Trafalgar, le foyer de résistance qui leur manquait sur la terre ferme, dans cette même péninsule d'où les maisons d'Autriche et de Bourbon avaient écarté leur influence et leurs vaisseaux.

Enfin cette défense inlassable des autels et des foyers ranime en France des souvenirs éteints, excite la pitié des gens de cœur pour les causes malheureuses, réveille le sentiment de la justice contre les iniquités politiques; elle fomente la coalition tacite de tous les mécontents, et apprend aux Français à se désaffectionner d'un régime qui, infidèle à ses brillants débuts, atteint à la fois l'esprit religieux, le respect monarchique, la sécurité sociale et la liberté populaire.

Du moins, et cette consolation nous est chère, dans cette folle entreprise, la gloire du drapeau demeure intangible; le courage, l'endurance, l'héroïsme, la belle ardeur guerrière de nos soldats ont conquis pendant sept longues années des lauriers immortels, et à la fin de ces campagnes pénibles et meurtrières, on peut s'en tenir au jugement impartial que portait un général

pied les façades vermoulues de l'Europe monarchique du dix-huitième siècle, pour les voir toutes s'écrouler dans la poussière. La cour de Charles IV à bon droit lui paraissait la plus décrépite parmi tant de médiocrités, et les Bourbons de Madrid, les plus dégénérés de cette race détrônée déjà à Paris, à Parme et à Naples. Mais l'Espagne chrétienne se trouvait derrière eux, il ne le soupçonnait pas; ses agents diplomatiques et les nombreux messagers envoyés aux nouvelles lui taisaient des vérités que leurs propres yeux distinguaient mal; ils en étaient restés aux bons mots de *Gil Blas* ou de *Figaro*.

Eût-il été averti à temps, l'Empereur n'aurait admis ni compris l'obstacle.

Sa science politique s'appuyait sur les errements de la France contemporaine, élevée à l'école de Rousseau et prête, pourvu qu'elle se crût en possession de toutes les licences, à se plier à tous les despotismes. Il pouvait pétrir à son gré cette génération déracinée, émiettée sur la table rase de la Révolution. — De l'autre côté des Pyrénées il trouvait un peuple vieux de croyances, jeune d'enthousiasme, demeuré à l'abri de ce scepticisme intellectuel qui se haussa des sarcasmes de l'Encyclopédie aux déclamations de la tribune, pour finir sous le couperet de la guillotine ou dans les antichambres des Tuileries.

C'est ce peuple des villes, ce sont ces laboureurs qui se levèrent tout d'une pièce contre l'envahisseur. Ils croyaient marcher à la croisade. Ils firent la guerre au couteau. On ne peut se tromper sur le caractère démo-

cratique de ce mouvement, mené par l'élément « peuple » du clergé, par le moine, le *Fraile*, vivant de l'existence commune des petites gens, leur appartenant par son origine, ses habitudes, son apostolat et sa charité. L'épiscopat, en apportant les largesses de ses gros revenus; l'aristocratie, sans passion comme sans influence politiques; les officiers, dans leur habitude de la discipline et leur respect du point d'honneur, soutinrent loyalement le drapeau des Espagnes. Mais le grand effort appartient à cette « multitude » qui défendait les traditions, sans souci du lendemain, dédaigneuse des besoins matériels, sincère jusqu'au sacrifice, croyante jusqu'au fanatisme, patriote jusqu'à la mort.

Napoléon Bonaparte aurait pu deviner cette puissance indomptable dans le souvenir des dures années de sa jeunesse, des vertus familiales de sa race, des énergies du peuple corse. — L'ambition lui tourna la tête; l'injustice de son dessein obscurcit son esprit : il s'égara.

Le plan général de cette étude peut donc se ramener à ces divisions : la chute des Bourbons, l'avènement des Bonapartes. Ce double épisode forme mes deux parties.

Dans la première, les titres seuls des chapitres :

1° Trafalgar;

2° Le prince de la Paix;

3° Le traité de Fontainebleau;

4° Le procès de l'Escurial;

5° Murat Lieutenant de l'Empereur;

6° Les princes à Bayonne,

exposent comment le roi d'Espagne va perdre par degrés : sa marine, son armée, son influence, l'honneur, la couronne et la liberté.

La seconde partie, en six autres chapitres, suit la marche des événements qui se succèdent :

1° Le deux mai ;

2° La junte de Bayonne ;

3° Le réveil d'un peuple ;

4° Le roi « Intrus ».

Elle dit enfin comment Napoléon, venu en Espagne, rencontre successivement un triple obstacle : La résistance espagnole ; le secours anglais ; la diversion autrichienne.

Ce canevas exprime toute ma pensée et donne le résumé de mon récit.

*
* *

Les sources manuscrites sont multiples. J'indiquerai les principales :

I. Archives des affaires étrangères. — Au Fonds « *Espagne* », volumes 666 à 678 ; la correspondance de nos ambassadeurs : le général Beurnonville (1804 à 1806), le marquis de Beauharnais (1806 à 1808), le comte de la Forest (1808-1813). J'ai publié de ce dernier diplomate les dépêches qui se réfèrent à ce présent volume (1). Ce sont par avance les pièces justificatives de ce travail.

(1) *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne* publiée pour la Société d'Histoire contemporaine, t. I[er] (avril 1800-janvier 1809). — Paris, 1905.

II. Archives nationales. — Dans la série AF, IV, les cartons 1605 à 1608 : « Le commandement de Murat » et ses lettres à l'Empereur (1). — Les cartons 1609, 1610 : « Changement de dynastie » ; — 1611, 1612 : « Lettres du roi Joseph à Napoléon » ; — 1613 à 1617 : « Commandement de l'Empereur » (novembre 1808-janvier 1809).

AF, IV. 1615. Lettres de Savary (2).

AF, IV. 1680. Douze lettres de Talleyrand à Napoléon (3).

III. Les sources espagnoles coulent abondamment des archives d'Alcala de Hénarès (transportées en partie à *Madrid*), où se trouvent la correspondance du prince de la Paix : *Estado,* dossiers 5216 et 5218 ; et la correspondance de l'ambassade d'Espagne en France, 5210 à 5218.

A Simancas, les dépêches envoyées à la Junte suprême par les ambassadeurs espagnols en Angleterre : *Estado,* dossiers 8171-8172 (4).

L'indication des Imprimés nécessitera une bibliographie particulière et nombreuse. Bornons-nous ici à de sommaires renseignements :

(1) Elles ont été imprimées par le baron Lumbroso en 1899.

(2) Je les ai publiées dans la *Revue des Questions historiques*, janvier 1900.

(3) J'en ai fait la publication dans la *Revue des Questions historiques*, octobre 1900.

(4) Je renvoie à mon *Rapport de Mission* en Espagne, 1896, inséré dans le *Bulletin Historique* de 1897 (Imprimerie nationale) et à mon article : *la France et l'Espagne pendant le premier Empire*, d'après les Archives espagnoles (*Bibliographe moderne*, 1899), pour les détails sur les Dépôts de Pampelune, Burgos, Saragosse, Alcala, Simancas, Madrid, Cordoue, Grenade, Séville et Cadix.

Avant tout la *Correspondance* de l'Empereur : 1° la publication officielle, tomes IX à XVII ; 2° le recueil des *Lettres inédites* de M. Léon Lecestre. Il n'y a pas de documents plus impressionnants; on croit entendre la voix du maître, car ces épîtres sont des dictées, qui ont conservé ainsi la spontanéité vivante de la parole.

Les *Mémoires* du roi Joseph, corroborés par ceux du maréchal Jourdan. La collection des « Mémoires » de Pasquier, Barante, Miot, Savary, Talleyrand, Metternich, Marbot, Castellane, Thiébault, Lejeune, Bausset, Saint-Chamans, Mme de Rémusat et la duchesse d'Abrantès, Suchet, Foy, Boulard, Dellard, Gonneville, et vingt autres.

Pour la partie militaire, spécialement : le général Gomez de Arteche, ses quinze volumes de la *Guerra de la Independencia* contiennent de nombreuses pièces du ministère de la guerre à Madrid ; et le commandant Balagny qui a donné sur la *Campagne de Napoléon* une publication du premier mérite par le parallèle des documents relatifs aux trois armées française, espagnole et anglaise.

Pour la partie diplomatique, les tomes VI et VII du grand travail d'Albert Sorel sur l'*Europe et la Révolution*, et l'*Histoire des Cabinets de l'Europe* d'Armand Lefebvre qui savait beaucoup de choses et dont les renseignements n'ont pas vieilli. J'ai naturellement fait état le plus souvent des historiens qui m'ont honoré de leurs conseils : en suivant le chemin magistralement tracé par les savantes synthèses de M. Sorel, l'impartialité sereine

du comte Vandal et les passionnantes études de M. Frédéric Masson sur la famille impériale.

Les travaux anciens du baron de Bourgoing, *Tableau de l'Espagne;* du comte de Laborde, *Itinéraire descriptif;* de Fischer, *Voyage en Espagne*; de Rehfues, *l'Espagne en 1808;* de Townsend, *Voyage en Espagne*, sont toujours des témoignages de premier ordre pour la physionomie et les mœurs de la péninsule au début du dix-neuvième siècle.

Chez les Espagnols il convient de consulter la multitude quasi innombrable des brochures et des journaux de l'époque, les traditions d'histoire locale et les travaux d'ensemble de Toreno, de Muñoz Maldonado, de Principe. On retrouve enfin des détails bien caractéristiques des hommes, des choses et du temps en lisant les nombreux petits volumes des *Episodios nacionales* de Perez Galdos.

Les péripéties de cette histoire s'appuient constamment sur le résultat des opérations militaires et exigent le récit des combats; rapports, états de situation, souvenirs des acteurs permettent cette reconstitution; mais, on le peut croire, je me suis épargné le ridicule de discuter les plans de campagne de l'Empereur et de donner des conseils de tactique à ses généraux.

J'ai souhaité aussi d'ajouter à la sincérité du contrôle et à la patience des recherches, le scrupule dans les descriptions, au retour des pays parcourus et des lieux visités. Peut-on reconstituer les événements autrement que dans leur cadre?

Études et voyages me furent facilités en France par les érudits du Ministère des Affaires Étrangères, de la Bibliothèque Nationale et des Archives; en Espagne par mes confrères de l'Académie d'histoire de Madrid, et nos agents diplomatiques ou consulaires. Grâce à ces collaborations discrètes mais précieuses, le chercheur, mis sur les pistes heureuses, est payé à l'avance de ses peines, il n'a plus qu'à acquitter la dette de sa gratitude et à enregistrer les souvenirs charmants des heures fécondes.

1er mars 1908.

L'ESPAGNE ET NAPOLÉON

PREMIÈRE PARTIE

LA CHUTE DES BOURBONS

CHAPITRE PREMIER

TRAFALGAR

(1805)

Charles IV reconnaît avec joie l'avènement de Napoléon. — Alliance franco-espagnole. — Subsides de l'Espagne pour payer sa neutralité. — William Pitt rompt la paix par un guet-apens (octobre 1804). — Déclaration de guerre (décembre). — Armement des vaisseaux espagnols. — Junot passe à Madrid.

Croisières des flottes françaises. — Combat du cap Finistère (22 juillet 1805). — L'amiral Villeneuve bloqué à Cadix. — Les amiraux espagnols. — Les amiraux français. — Effort maritime de l'Empereur.

Nelson augmente ses moyens et reprend la mer (septembre). — Conseil de guerre des amiraux des flottes alliées (8 octobre). — Rosilly nommé commandant en chef. — Villeneuve ordonne la sortie. — Manœuvres et branle-bas. — L'attaque de Nelson (21 octobre). — Il est tué à son bord. — Combats, abordages et incendies. — Villeneuve prisonnier. — L'amiral Gravina rallie les débris des flottes.

Tempête de la nuit. — Désastres et naufrages. — Le *Redoutable*. — Douleur de Charles IV; fureur de Napoléon. — Mort de Villeneuve. — Raisons et conséquences de la défaite. — L'Angleterre maîtresse des mers.

I

Aucun prince en Europe ne reçut avec une satisfaction plus sincère que le roi d'Espagne la nouvelle officielle de l'avènement du Premier Consul à l'empire. L'esprit métho-

dique de Charles IV était en repos à considérer dans le général Bonaparte, — pour qui il professait une admiration très réelle, — non plus un chef élu de république, mais un souverain héréditaire. Il se sentait plus à l'aise à lire les termes du message l'informant qu'il « avait plu à la Providence » d'appeler au gouvernement de l'empire voisin « très haut, très puissant prince, son très cher et très amé bon frère, allié et confédéré ».

La quote-part à payer par l'Espagne pour cette amitié précieuse était fixée : un subside mensuel de six millions jusqu'à la fin de nos hostilités avec l'Angleterre (1).

A ce prix, elle demeurait neutre, selon son désir; mais les deux rivaux avaient trop envie de la compromettre, à leur profit particulier, pour la laisser longtemps dans ce rêve d'expectative. L'Anglerre brutalement la força à parler. Le 12 mai 1804, William Pitt avait remplacé au ministère Henry Addington. Le plus redoutable jouteur contre Napoléon prenait les affaires en main. Pitt voulut brusquer les choses, savoir sur qui compter; et comme la valeur morale des moyens ne l'inquiétait guère, il choisit le moins avouable, mais le plus sûr : le guet-apens.

Le 5 octobre, quatre galions chargés de douze millions de piastres, convoyés par quatre frégates espagnoles, arrivaient sous toutes voiles, venant de la Plata. A la hauteur du cap Sainte-Marie, quatre frégates anglaises, commandées par sir Graham Moor, les attendaient; elles fermaient la route de Cadix, s'approchèrent, et sans dire mot, appuyaient le drapeau de Sa Majesté britannique du feu de leurs canons. A attaque imprévue, résistance nulle : un galion saute, les autres sont entourés et conduits à Portsmouth, non comme *prises*, certes, mais comme *otages!* Devant Barcelone, Nelson, qui

(1) La convention avait été signée à Paris entre d'Azara et Talleyrand le 19 octobre 1803.

a des ordres, attaque trois vaisseaux de commerce espagnols, sans autre forme de procès. Dans les eaux des Baléares, une croisière anglaise enlève le régiment de Castille, que des bateaux de transport menaient tenir garnison à Port-Mahon. Sur tout l'océan, c'est une course.

Quelques orateurs anglais protestèrent contre l'iniquité du procédé. Lord Grenville s'honora dans ce rôle : « Trois cents victimes assassinées en pleine paix!... Les Français nous appellent une nation mercantile; ils prétendent que la soif de l'or est notre unique passion; n'ont-ils pas le droit d'attribuer cette violence à notre avidité pour les piastres espagnoles? ».

Napoléon s'empressa d'exciter l'Espagne à la guerre ouverte : par son ordre, le général Beurnonville (1), notre ambassadeur en vacances, reprend sur l'heure le chemin de Madrid, et, sans attendre son arrivée, notre agent intérimaire, M. de Vandeul, doit faire considérer au cabinet espagnol qu'une riposte belliqueuse devient forcée. Le gouvernement de Charles IV hésitait encore à demander une réparation qui allait entraîner une lutte pour laquelle il ne se sentait pas prêt. M. de Cevallos (2), ministre appliqué mais timide, et très propre aux alliances successives, rêvait de maintenir encore

(1) Pierre *Riel de Beurnonville* (1752-1821), soldat à quinze ans dans le régiment colonial de l'Ile-de-France. En la seule année 1792, colonel, général, et ministre de la guerre. Prisonnier des Autrichiens à Olmutz (1793-1795). Commandant l'armée de Sambre-et-Meuse (1795). Ambassadeur à Berlin (1800), à Madrid (1802-1804). Sénateur (1805). Comte de l'Empire (1808). Membre du Gouvernement provisoire (1814). Pair de France (1814). Maréchal (1816). Créé marquis par Louis XVIII. Il fut longtemps Grand maître de la Franc-Maçonnerie.

(2) Don *Pedro de Cevallos* (1764-1840), secrétaire d'ambassade (1784). Épouse une cousine de Godoy. Ministre secrétaire d'État (1800). Rallié à Ferdinand (avril 1808), l'accompagne à Bayonne. Rallié à Joseph et rentre avec lui en Espagne; le quitte. Publie une brochure retentissante : *Exposé des moyens employés par Napoléon pour usurper la couronne d'Espagne* (1808). Envoyé des Juntes à Londres. Premier ministre de Ferdinand (1814). Ambassadeur à Naples et à Vienne. Disgracié (1820).

la neutralité, tout au moins de ne pas brusquer le dénouement. Ses raisons n'étaient que trop sérieuses : le trésor se trouvait presque vide, avec 500 millions de dettes (1); la peste ravageait le sud de la péninsule, de Barcelone à Cadix, et un tremblement de terre ruinait la province de Malaga; au nord, la Biscaye fomentait un soulèvement contre des charges militaires qui compromettaient ses *fueros*.

Beurnonville, arrivé à Madrid le 19 novembre 1804, avait meilleure satisfaction avec le prince de la Paix, à qui son irresponsabilité donnait plus d'aplomb et d'audace. L'ami du Roi, l'amant de la Reine demeurait le personnage décoratif, haï, redouté, omnipotent. A trente-huit ans, c'était toujours le parleur agréable, l'homme de plaisir, sans idée forte, nonchalant, avide et vain, plus dissimulé que faux, plus paresseux que dissimulé. De suite, il avait éprouvé ou affecté une bruyante colère : « Je suis prêt à monter à cheval pour me rendre au camp de Boulogne ou partout où le service des Espagnols pourra seconder le plan de l'Empereur. » Il parlait ainsi à Vandeul, le 7 novembre, et le répétait avec la même énergie, dès son premier entretien, à Beurnonville : l'Espagne fait ses préparatifs, les approvisionnements sont commandés, les mouvements de troupes commencés, l'artillerie s'organise dans les ports; des avisos partent dans les colonies prendre des dispositions de défense; sur toutes les embarcations anglaises on met l'embargo et le séquestre sur les propriétés des Anglais, qui resteront détenus dans les États de Sa Majesté Catholique.

Beurnonville transmettait ces promesses. La réponse de Talleyrand est nette, cassante, piquant droit au but :

... Vous ne m'informez pas que S. M. C. ait proclamé la guerre : il n'y a ni manifeste, ni ordres donnés publiquement pour la

(1) Le déficit de la seule année 1804 atteignait 1,180 millions de réaux. Archives des affaires étrangères. *Espagne*, vol. 666, fol. 280.

marche des troupes. Les stations anglaises sont-elles tenues à distance des forts? Le Ferrol est-il à l'abri? Les ports, les chantiers donnent-ils le spectacle utile d'une nouvelle activité?... Vos dernières dépêches annoncent des résolutions, S. M. désire voir des mesures exécutées (1).

Enfin, le 14 décembre, cette guerre forcée, l'Espagne la déclarait à l'Angleterre. Le manifeste était facile à rédiger, il y avait plus de motifs qu'il n'en fallait pour rompre les relations. Les termes restaient mesurés, et peu dissimulés les regrets de prendre les armes; l'Espagne avouait son « ingénue sécurité », dénonçait les « voies occultes et perverses » du ministère anglais, et annonçait l'intention de venger son injure « avec énergie et dignité ». L'inévitable prince de la Paix, en qualité de généralissime, se trouvait chargé de la direction de la campagne, il dicta aussitôt une proclamation aux Espagnols, et parut mettre tant d'énergie dans ses paroles que les actes lui semblèrent moins urgents.

Chacun gardait son rôle : Charles IV, un peu troublé mais satisfait; la cour fort alarmée, la bourgeoisie mécontente, le peuple inquiet, l'armée volontiers rebelle à l'alliance qui l'effrayait. — Cevallos, irrité d'événements qui l'obligeaient à prendre parti contre ses propres sympathies acquises à l'Angleterre. — Godoy, résolu à une guerre qu'il voyait inévitable, sortant de l'indolence qui lui plaisait dans la proportion où il ne se compromettait pas vis-à-vis du tout-puissant Napoléon, abondant en promesses, stérile en actions. — Beurnonville, soldat hâbleur, qui se contentait lui-même de phrases sonores. — Napoléon et Talleyrand (le second suivant pas à pas les ordres du premier), poussant à l'activité, ne faisant aucun fond sur Godoy, exigeant de l'argent, l'armement des ports et trouvant Beurnonville insuffisant.

Dans un coin de la scène, mais avec un regard qui embras-

(1) 18 frimaire an XIII. *Espagne*, vol. 667, fol. 254.

sait tout le théâtre, l'habile machiniste de la pièce s'applaudissait déjà du succès. Pitt avait contraint l'Espagne à prendre parti en des conditions telles que la métropole demeurait coupée de ses provisions de piastres, et que les colonies se trouvaient sous l'embargo des vaisseaux anglais. La Suède, malencontreusement offensée par Napoléon, demeurait l'alliée sincère de l'Angleterre. La Russie avait rompu avec la France en rappelant à l'Empereur, au sujet des Bourbons de Naples, les promesses du Premier Consul, que Napoléon voulait oublier; la question, insidieusement soulevée par le cabinet de Saint-James, était admirablement posée au gré de ses vues, car en devenant « italienne » elle intéressait au premier chef l'Autriche, la poussant moralement à entrer dans la prochaine coalition projetée. Cette cour des Deux-Siciles, Talleyrand voulait la contraindre à rompre avec l'Angleterre; mais il pressait en vain le marquis de Gallo, ambassadeur à Paris; plus inutilement encore, le ministre des affaires étrangères, le prince de Luzzi, par notre représentant Alquier, lui-même en mauvais termes avec la reine Caroline. Après une année de pourparlers, s'il obtenait entre Naples et la France un traité de neutralité, le 22 septembre 1805, c'était douze jours après que la Reine avait pris des précautions adverses par un traité d'alliance avec la Russie.

Cette dernière mettait dans son zèle à nous envelopper d'ennemis une activité prévoyante; elle eût voulu attirer l'Espagne dans son camp : à Saint-Pétersbourg, l'ambassadeur Norohña était l'objet des avances réitérées du prince Adam Czartoryski, soulignant les liens d'amitié des couronnes entre le Tsar et Charles IV, montrant combien il serait désirable que le cabinet de Madrid entrât dans la coalition qui allait contribuer à rétablir l'équilibre européen. Craignait-il, en jouant le jeu dangereux de quitter notre alliance, de perdre ses vaisseaux unis aux escadres françaises? Qu'il se rassure :

l'Angleterre possédait les moyens de lui fournir sur ce point dédommagement et compensation (1).

L'Empereur sentait tout cela ; il connaissait, par le cabinet noir, ces intrigues (2), et, ne voulant perdre aucune de ses ressources, il entendait épuiser celles de son allié espagnol. Il envoya à Beurnonville, pour être remise sans appareil, à l'insu du corps diplomatique, en mains propres de Charles IV, une lettre d'une rare arrogance :

Paris, 12 nivôse an XIII. [2 janvier 1805.]

J'ai reçu la lettre de V. M. J'attendais, pour y répondre, que je connusse le parti définitif qu'elle avait pris. *J'eusse conçu un souverain mépris pour le cabinet espagnol, s'il se fût prêté à un accommodement ignominieux après l'outrage que l'Espagne a reçu de l'Angleterre, et je n'aurais pu que déplorer la bassesse de ceux qui le lui auraient conseillé...* Ce n'est que par les armes que l'on repousse des affronts aussi sanglants ; mais aussi *c'est ici que commence le devoir de V. M.* Qu'elle manifeste la volonté de défendre son trône ; qu'elle fasse armer ses vaisseaux ; qu'elle exige de ses ministres cette activité qui, seule, peut sauver votre empire et le montrer avec gloire aux yeux de la postérité. *Il ne manque à V. M. que de l'argent ; elle peut facilement en trouver, puisqu'elle a réuni à sa couronne les biens de l'ordre de Malte, qu'elle les fasse vendre, qu'elle exige du clergé et des ordres de l'État des contributions et des dons patriotiques.*

L'Espagne a essuyé de grands maux ; le ciel a voulu éprouver V. M. Que V. M., que la Reine, que les princes, les princesses soient les premiers à faire des sacrifices ; le peuple espagnol est fier, généreux et brave. Il répondra à la voix de son souverain. Quant aux opérations de la guerre, je verrais avec plaisir que V. M. charge le Prince de la Paix de s'entendre directement avec la France, sans le concours des ministres, afin que le secret soit mieux gardé et l'exécution plus rapide. *L'Europe regarde V. M.*

(1) Dépêche chiffrée de Norohña à Cevallos, Saint-Pétersbourg, 23 août 1805.

(2) Le cabinet noir saisissait régulièrement les courriers diplomatiques ; la copie de ces correspondances interceptées est entre les mains de M. Frédéric Masson, à qui j'en dois l'obligeante communication.

Si elle laisse manquer ses ports d'argent, si les forces de l'Espagne ne sont pour rien dans la balance de la guerre, si de petites intrigues ou des ministres ineptes paralysent ses opérations ou trompent V. M., elle peut s'attendre à perdre les Amériques... Que V. M. chasse tous les ministres qui ne font que se plaindre, ce sont des remèdes qu'il faut apporter, des ressources qu'il faut réunir et le courage de ses peuples qu'il faut ranimer (1).

A Paris, entre notre ministre de la marine Decrès et l'ambassadeur de S. M. C. l'amiral duc de Gravina, une convention signée le 4 janvier 1805 arrêtait les opérations navales des deux pays. Gravina avait vu de près l'impérieuse impatience de Napoléon, il était incité plus encore par son patriotisme : il se rendait pleinement compte des efforts que son pays devait faire pour être prêt à une guerre maritime. Revenu à Madrid le 31 janvier 1805, il prenait le 2 février à Aranjuez les ordres du Roi, le 3 il conférait avec Beurnonville chez le prince de la Paix, et le 4 il partait pour Cadix, où le zèle de don Ignacio de Alava mettait la place en état de défense. Donnant son portefeuille au lieutenant général Gil de Lemos, le ministre de la marine Domingo de Grandellana allait prendre en personne le commandement de la division du Ferrol. Comme par un prodige, les arsenaux, les ports, les chantiers se réveillaient d'une antique torpeur.

Malgré les loisirs de la paix, les officiers des flottes espagnoles présentaient un corps d'élite : habitués à l'endurance, ils auraient été au-dessus de toutes les tâches, si leurs matelots ne s'étaient pas trouvés novices et leurs bateaux mal armés.

L'inscription maritime existait sans doute en Espagne, depuis 1747, sous le nom de *Matricule de mer*, elle pouvait prendre les hommes de quinze à soixante ans et leur demander cinq années de service, mais elle demeurait inefficace, comme ce qui est impopulaire. Sans uniforme, par

(1) *Correspondance,* t. X, pièce 8253.

suite sans prestige ni discipline, le matelot usait à bord ses vieilles hardes; il se plaignait, avec un accent d'hidalgo, d'être traité « non avec le décorum dû à des pères de famille, habitués à commander dans leur maison, mais avec la même rigueur que des gars condamnés au service de mer en punition de leurs méfaits » (1). Et, en vérité, dans cette catégorie se recrutait la marine : on avait recours au déplorable mode de la « presse » qui raflait les vagabonds; selon le mot pittoresque de l'amiral Churruca : « le trop-plein des bagnes se vidait par les écoutilles des vaisseaux. »

Quant aux bâtiments eux-mêmes, il y avait aussi fort à dire : sans doute on en pouvait citer une demi-douzaine d'excellents comme le *Santissima Trinidad,* le plus fort bâtiment de toutes les marines européennes, que Perez Galdos appelle un « château fantastique », construit en 1769 à la Havane avec les plus beaux bois de Cuba, et qui portait 140 bouches à feu; le *Principe de Asturias* et le *Santa Ana,* presque neufs et d'égale force; l'*Argonauta,* bon voilier qui allait servir de vaisseau amiral à Gravina pendant la campagne des Antilles. Mais après, une foule de mauvais marcheurs, les uns vieux, les autres mal gréés. Pour donner plus de vitesse on avait exagéré la surface de voilure et la hauteur des mâts, ce qui alourdissait le poids et rendait les manœuvres plus difficiles. On avait cru aussi augmenter la force des navires en les surchargeant d'artillerie. Cette artillerie, fournie par la fonderie royale de la Cavada, était bonne, et de grosses pièces de fer forgé annonçaient nos modernes canons en acier; mais le tir en était fort lent, et les matelots espagnols servaient un coup pendant que les caronades anglaises, légères et mobiles, en envoyaient trois.

Beurnonville, qui se vantait de faire marcher Godoy « la

(1) Ferret, *Exposicion historica de las causas que mas han influido en la decadencia de la marina española.* (1819.)

gaule à la main », signalait à Paris, comme un triomphe qui lui aurait été personnel, les moindres nouvelles d'armement, et Dieu sait si autour de lui la jactance castillane se faisait faute de grossir en câble le moindre agrès et de changer les canots en vaisseaux de ligne. Harcelé par les injonctions venues de France, il attendait autant de compliments qu'il en recevait peu; à l'annonce de ses efforts, sans faire allusion à ce qui venait d'être obtenu, on lui parlait immédiatement de ce qui restait à obtenir.

Le général Junot, il allait prendre en Portugal le commandement des forces françaises, devait traverser Madrid (mars 1805). On le chargea de donner un nouvel élan. Ses instructions sont fort nettes : voir le Roi, la Reine, leur rappeler qu'ils doivent l'exemple; voir le prince de la Paix. « Quand vous commencerez à être intimes, dans la quatrième ou cinquième conférence, vous glisserez quelque chose sur le sort futur de l'Espagne, et laisserez entrevoir combien l'influence de la fille de l'Autrichienne de Naples (c'est la princesse des Asturies) serait contraire à l'Espagne si le roi Charles IV mourait (1). » — Visites, entretiens, démarches, faire tout cela avec discrétion, presque à l'insu de l'ambassadeur; « Beurnonville, qui jouit de ma confiance pour les affaires générales, ne l'a pas pour les affaires plus intimes. » Du reste, avec lui, être poli et bon camarade « sans cependant lui laisser prendre aucune espèce de ton ».

La duchesse d'Abrantès nous a donné ses impressions sur cette rapide visite à Madrid : tout le pays tranquille, la société accueillante, le *Sitio* d'Aranjuez admirable, avec ses eaux jaillissantes, ses frais ombrages, ses fleurs vives, ses fruits rares : un lieu de délices, un paradis enchanté. — Charles IV (frac de chasse, culotte de daim et bas bleus) est

(1) Instructions à Junot, 23 février 1805, *Correspondance de Napoléon.*

bienveillant; Marie-Louise, couverte de diamants, est fanée dans ses dentelles; la princesse des Asturies éblouissante de fraîcheur sous ses mousselines blanches. Et il n'est pas jusqu'au prince de la Paix à qui Mme Junot n'accorde une conception prompte, de la facilité pour le travail, un jugement droit (1). C'est une optimiste, comme l'on voit.

Le général Beurnonville se trouvait alors assez disposé à laisser d'autres mains que les siennes pousser le char de l'État : il était dans le premier quartier de sa lune de miel, et tout entier au bonheur conjugal qu'il se plaisait à décrire dans chacune de ses dépêches. Il venait d'épouser Mlle Constance de Durfort (20 février 1802); cette alliance le comblait d'honneur et de joie, il ne pouvait s'en taire à Talleyrand (2). Les armements militaires le captivaient moins que les réceptions mondaines, les questions d'étiquette plus que le mouvement des arsenaux. Sa grosse préoccupation du moment, c'était un échange de cordons : des aigles de la Légion d'honneur contre des colliers de la Toison d'or, des plaques du Christ et de Charles III. Sans se lier les mains par tous ces rubans, l'Empereur attendait anxieusement les premiers actes de la marine espagnole, à qui il avait assigné une place dans les pièces de son damier.

II

Son plan contre les Anglais, si simpliste dans sa conception pour l'armée de terre : envahir leur île et marcher sur Londres

(1) *Mémoires*, t. V, chap. XV à XVIII.

(2) « Je m'empresse de vous confier que je suis le plus heureux des hommes : Mlle de Durfort unit l'extrême douceur à l'extrême bonté; elle est douée du meilleur caractère, du sens le plus exquis; les malheurs en ont fait une femme mûre de bonne heure, et sa politesse naturelle lui a valu l'accueil le plus distingué de la part de LL. MM. CC. auxquelles elle a été présentée la semaine dernière; elle a parfaitement réussi également dans cette capitale. » *Espagne*, vol. 668, fol. 58.

avec 100,000 hommes en gros bataillons, — présentait, pour l'emploi des forces navales, des complications presque naïves.

Il faisait sortir de nos ports de Toulon, de Rochefort et de Brest, nos escadres dispersées : Villeneuve, Missiessy, Ganteaume; elles devaient attirer dans la haute mer les croisières anglaises, les semer à leur poursuite en des directions différentes, se rallier secrètement aux Antilles pour revenir à toutes voiles, dans la Manche, faciliter le passage de nos troupes du camp de Boulogne que ne troubleraient plus alors les vaisseaux anglais égarés sur les flots.

Cette combinaison, qu'un bon juge, l'amiral Jurien de la Gravière, appelle, je le sais, « un trait de génie » (Gravina disait : « un plan divin »), l'agression imprévue de l'Angleterre contre l'Espagne l'avait troublée dans son principe. Trop d'autres éléments étaient indispensables au succès pour ne pas faire défaut à l'heure opportune. Le superflu, dit-on, chose si nécessaire! On pouvait ajouter : l'imprévu, chose très certaine. Commander à distance sans tenir compte des circonstances qui, fatalement, échappent de si loin, c'est courir l'invraisemblable, sinon l'impossible; ce fut là l'éternelle faute de l'orgueil impérieux de Napoléon, en engageant ses parties. Nelson le devinait bien et disait juste quand il parlait avec dédain, au mois de janvier 1805, de « ces ordres donnés sur les bords de la Seine, qui ne prennent en considération ni le temps ni la brise ».

En effet, si Missiessy eut la fortune de « s'évader » de Rochefort (11 janvier 1805) et d'atteindre les Antilles, Ganteaume, à qui on avait interdit « tout combat », ne put s'éloigner de Brest. Une tempête contraignit Villeneuve, sorti le 18 janvier, à rentrer le 24 à Toulon; ce fut tardivement qu'un second effort (30 mars) le fit passer en hâte devant Carthagène, sans vouloir attendre d'être rallié par l'amiral Salcedo (lequel demeura bloqué avec ses dix navires pendant trois

ans!), sans accorder devant Cadix (19 avril), à l'amiral Gravina, le délai de quelques heures pour faire route ensemble vers la Martinique. Tous ces jours perdus avaient donné l'éveil à l'amirauté anglaise, d'abort fort incertaine. Napoléon multipliait des ordres successifs et contradictoires (1); il changeait ses « agents » avec une fébrilité malheureuse : le capitaine Allemand remplaçait Missiessy; le commandement en chef passait de Ganteaume à Villeneuve, que des instructions secrètes atteignaient à Fort-de-France et rappelaient en hâte vers l'Europe.

Nelson (depuis seize mois il croisait entre les côtes de Provence et de Sardaigne, d'Afrique et d'Espagne) intrigué, sur de fausses pistes (2), savait enfin où était allée, en lui échappant, l'escadre de Toulon; pour la rejoindre, il sillonnait l'océan en tous sens, traversant l'Atlantique deux fois en soixante-dix jours (juin-août 1805); et son plus fin voilier, le brick le *Curious,* abordait en éclaireur les quais de Plymouth pour annoncer le retour de la flotte franco-espagnole avant que celle-ci eût pu atteindre les eaux du golfe de Biscaye. L'escadre de Calder (dix vaisseaux), grossie à propos des cinq navires du contre-amiral Stirling, eut l'ordre d'aller, sans la laisser reposer de sa traversée, lui proposer le combat.

Le 22 juillet, à la hauteur du cap Finistère, l'action dura quatre heures et fut peu sanglante (3). Cosmao et son état-major, Gravina et ses officiers montrèrent leur vaillance. Une brume épaisse troubla les manœuvres. Elle permit aux Anglais de se retirer sans grosses avaries, en même temps

(1) Il y a un plan du 2 mars; un plan du 14 avril. — Commandant Desbrière. *Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques*, t. IV, et *Trafalgar*, p. 31-33.

(2) Il croyait à une nouvelle expédition d'Égypte. « Pas de renseignements. Où peuvent être les flottes combinées? Je suis peu à mon aise. » — Journal particulier de Nelson, 13 août 1805. *British Museum*, 34968.

(3) L'amiral Jurien de la Gravière (*Guerres maritimes sous la République et l'Empire,* t. II, p. 126) n'y voit qu'une « véritable échauffourée ».

qu'elle laissait sans secours deux mauvais voiliers espagnols, le *Firme* et le *San Raphaël*, qui, après s'être battus toute la nuit, se trouvant abandonnés, amenèrent leur pavillon. La perte de ces bateaux et le départ facile de Calder changea l'effet moral de la rencontre : les Anglais n'avaient pu nous empêcher d'atteindre le continent, mais ils emmenaient prisonniers deux navires; les Espagnols s'étaient montrés courageux, mais ils gardaient la rancune que nous n'eussions rien tenté sérieusement pour reprendre ces deux vaisseaux; les Français restaient maîtres d'un champ de bataille dont leur chef ne profitait pas. A force de parler du brouillard et de rendre l'atmosphère responsable de son action, Villeneuve exaspéra Napoléon. Le maître, alors, ne dédaignait pas de se faire journaliste : au *Moniteur* du 13 fructidor, on lisait les épigrammes et les sarcasmes qui ne pouvaient être imprimés que par ordre ou permission. Le public fit à son tour le jeu de mots d'appeler « combat des quinze-vingts » la rencontre du 22 juillet, à cause du nombre des vaisseaux qui se heurtèrent dans l'obscurité comme des aveugles.

C'était à Brest que l'Empereur voulait voir se grouper sa flotte, et sa dépêche ardente du 22 août, partie du camp de Boulogne, pressait Villeneuve : « Ne perdez pas un moment; entrez dans la Manche; l'Angleterre est à nous; paraissez vingt-quatre heures et tout est terminé. » Un admirable rêve! Au lieu de cela, l'amiral cinglait vers Cadix. L'Empereur en devint furieux : « Il n'a pas le caractère nécessaire pour commander une frégate; c'est un homme sans résolution et sans courage moral. » Il parlait ainsi à son ministre de la marine, Decrès, qui le suppliait « dans l'amertume de son âme », — car « S. M. comptait pour rien ses raisonnements et son expérience », — de ne pas mêler les vaisseaux espagnols aux opérations des escadres françaises, et d'arrêter « l'émission d'ordres funestes ».

Funestes ou non, ces ordres, Villeneuve ne se trouvait plus à même de les recevoir à temps : entré dans la baie de Vigo (28 juillet), il débarquait ses malades, faisait ses approvisionnements et réparait ses avaries (1). Le vent sud-ouest le conduisait au mouillage de la Corogne; une brise d'est le portait au large (13 août). Des renseignements pessimistes mal vérifiés lui signalèrent une flotte anglaise importante; il mit alors le cap au sud et, poussant devant lui les quatre navires de Collingwood qui tentaient le blocus, entra à Cadix le 20 août.

Il devait, avec la flotte alliée, y demeurer deux longs mois.

Ces marins de l'Espagne n'étaient pas les premiers venus : le duc de Gravina, instruit, énergique, chevaleresque, alliait la dignité du caractère à une extrême courtoisie; Napoléon le tenait en estime et avait voulu, lors de son séjour à Paris, l'initier au plan de campagne (2). — Don Ignacio de Alava avait, au commandement maritime de Cadix, déployé une activité précieuse; c'était un homme dur à lui-même et doux aux autres. — Le chef d'escadre Cisneros venait, malgré le manque de ressources, de mettre sur un bon pied les arsenaux de Carthagène. — Galiano était brave et savant. — Cayetano Valdès, en maintes rencontres avec les Anglais, avait toujours soutenu l'honneur de sa patrie. — Le plus populaire des officiers, don Cosme de Churruca, homme de mer éprouvé, de manières graves, portait une âme de fer dans un corps délicat. — Tous ces gens de cœur étaient prêts à faire leur devoir; mais la résignation caractérisait leur obéissance; ils se savaient entre les mains des moyens d'ac-

(1) Avec les plus grandes difficultés, car les caisses espagnoles étaient entièrement vides, les arsenaux démunis, épuisé le crédit du Consulat français, et le ministre Decrès ne pouvait offrir que des traites. Ce fut le munitionnaire Ouvrard, alors à Madrid, qui avança en numéraire 50,000 piastres.

(2) *Archives de la Marine*, BB IV, t. 230, fol. 49.

tion insuffisants, incomplets; on a pu dire d'eux qu'ils marchèrent au combat « avec la certitude scientifique de la défaite (1) ».

Nos marins nourrissaient d'autres pensées. Pour beaucoup l'abordage avait remplacé la formation de l'école (2); matelots de fortune, depuis douze ans ils guerroyaient en corsaires contre l'Anglais et leur méthode simpliste était de ne pas reculer. Nos bâtiments assez solides avaient des officiers d'éducation médiocre et des amiraux qui n'avaient point oublié les dernières et glorieuses traditions de la marine royale. Villeneuve gâtait son mérite par une nervosité que surexcitait le sentiment secret de la malchance; cette impression lui enlevait de la promptitude d'esprit et toute audace militaire; « il pesait le pour et le contre comme s'il pesait de l'or », disait de lui son ami Gravina (3); sa timidité lui ôtait du crédit auprès de ses subordonnés.

Au contraire, plein d'audace, de valeur, d'entrain, passionné aux ivresses des combats comme aux jouissances de la vie, le contre-amiral Magon rajeunissait les traditions brillantes de l'ancien corps. Le contre-amiral Dumanoir pos-

(1) C'était par pure forfanterie que Godoy écrivait à Decrès : « Au général Salcedo rien ne manque et il n'attend que les derniers ordres pour mettre à la voile. » Saint-Ildephonse, 26 septembre 1805. — *Archives de la Marine*, BB IV, t. 233, fol. 52 (original). Et par un zèle complaisant que Gravina ajoutait : « Quatorze vaisseaux espagnols sous mes ordres sont entièrement prêts. » Cadix, 28 septembre. — *Ibid.*, fol. 37.

Ces renseignements optimistes pouvaient induire en erreur et en tentation l'Empereur à qui ses agents toutefois ne cachaient pas la vérité : « Des vaisseaux restés des années en rade avec les mêmes arrimages, leurs gréements, leurs voiles exposés aux injures de l'air pendant si longtemps, ne peuvent, s'ils vont à la mer en cet état, éprouver que malheur et désastre. » — Villeneuve à Decrès, 22 août 1805. — Les amiraux espagnols multipliaient l'aveu alarmé de l'infériorité de leurs bateaux et de leurs recrues.

(2) Richelieu créa les premières *Écoles de navigation;* une ordonnance de 1786 établit à Vannes et à Alais deux *Collèges de marine* qui subsistèrent jusqu'en 1791.

(3) *Mémoires du prince de la Paix,* t. IV, p. 105.

sédait du courage personnel et de la science théorique; poussé très vite par les circonstances aux premiers grades, son ambition allumée ne le portait pas à facilement obéir; jaloux et défiant de ses collègues, comme tous les arrivistes, il se réservait. Cosmao, marin solide, soldat éprouvé, venait de s'illustrer à la Martinique par une audace qui le suivrait jusqu'à la fin de sa carrière. Le capitaine Baudoin était un intrépide; Camas, un brave parmi les braves; Lucas, un chef expérimenté.

Nos équipages n'avaient pas toutes les connaissances nécessaires : empruntés en partie à la marine marchande, il leur manquait la pratique d'une vieille discipline; la querelle présente parlait peu à l'âme de ces auxiliaires de rencontre; un intérêt personnel eût peut-être animé davantage leur audace, ils eussent mieux fait sur les corsaires de Dutertre et de Surcouf.

L'effort « maritime » de Napoléon voulait être considérable : depuis le mois de mars 1803, il avait mis en chantier dix vaisseaux à Flessingue, Nantes, Bordeaux, Marseille, trois à Brest, quatre à Toulon, cinq à Lorient, six à Rochefort, un à Saint-Malo, un à Gênes. C'est que notre décadence, depuis la Révolution, était lamentable : à la paix d'Amiens, la France se trouvait descendue à 47 vaisseaux de ligne, dont 36 seulement à flot, tandis que l'Angleterre était montée à 189 vaisseaux de ligne, dont 126 couvraient la mer.

III

A la fin de l'été 1805, il ne s'agissait plus pour personne de l'invasion des Iles-Britanniques : déjà l'Empereur, par la plus brillante des volte-faces, avait tourné le dos à la Manche

et rentrait à Paris le 2 septembre pour marcher vers le Rhin le 23. Il exigeait de ses flottes une activité pareille : prescrivant de sortir, coûte que coûte, de cette défensive qui nous bloquait dans les ports, il attendait des rencontres nombreuses, des traits d'audace, des actions d'éclat. Le ministre Decrès l'écrivait à Villeneuve et lui donnait la Méditerranée comme champ d'évolution. Nelson, de son côté, brûlait de se mesurer avec l'ennemi; mais il voulait s'assurer les meilleures chances par la plus excellente préparation : arrivé à Londres le 28 août, il y recevait des pouvoirs illimités, quittait, le 15 septembre, Porstmouth, et partait, sur le *Victory*, dans une direction d'abord inconnue.

Cette dépêche inédite de Talleyrand, que je copie sur l'original, montre, sous une indifférence affectée, combien les yeux de nos ministres se fixaient sur ce bâtiment ballotté par l'océan :

Strasbourg, 14 vendémiaire an XIV (6 octobre 1805).

Quoique ce ne puisse pas être dans les bruits répandus en Angleterre qu'il faille chercher le secret des opérations du gouvernement britannique, j'ai dû cependant, mon cher Decrès, remarquer, d'après toutes les nouvelles de Londres, l'opinion où l'on est que l'expédition secrète qui se prépare en Angleterre est destinée pour Cadix. Ce n'est là qu'un bruit, mais il est général : appréciez-en la valeur; vous la jugerez beaucoup mieux que moi. Si ma nouvelle est absurde, vous y aurez toujours gagné d'apprendre que l'Empereur est à Nordlingen, qu'il se porte à merveille, que toute son armée est réunie et que la disposition des troupes est excellente; et moi j'aurai eu une occasion de vous renouveler l'assurance de mon sincère attachement.

C. M. Talleyrand (1).

L'indication était exacte : le 12 octobre, Nelson apercevait

(1) *Archives de la Marine*, BB IV, vol. 249, fol. 203. — En marge, Decrès a noté : « Écrit le 17 au prince de la Paix et à l'amiral commandant l'armée navale à Cadix. »

les murs blancs de Cadix émergeant de leur ceinture verte de feuillage et d'écume, comme un vase d'argent sur un tertre de gazon fleuri. Il groupait sous son commandement la petite escadre de Collingwood successivement accrue, le 22 août, de l'amiral Bickerton, le 30 août, de la flotte entière de Calder. A la guerre surtout, l'union fait la force : Nelson donnait le bel exemple et y puisait, en revanche, un secours moral nouveau : « Tous les deux, nous ne faisons qu'un, écrivait-il à Collingwood (son subordonné et son aîné en même temps) ; il ne peut se glisser entre nous de rivalités mesquines. » Il chargeait son ami de la défensive, se réservant pour lui-même le combat offensif. Il laissait percer, dans ses ordres, un ton de hautaine confiance et d'arrogance patriotique. La supériorité des Anglais venait de leur instruction et de leur artillerie, non de leur nombre. L'escadre alliée opposait 33 vaisseaux à leurs 27 navires ; mais ces 27 équipages, rompus par des croisières nombreuses, ravitaillées fraîchement en Angleterre, présentaient le choix des arsenaux britanniques et la fleur de l'amirauté. Nelson augmentait son flegme national de cette impression si naturelle de supériorité qu'éprouve toujours l'assiégeant sur l'assiégé ; il attendait, à seize ou dix-huit lieues de la côte, la voile tendue à la brise de l'Océan ; et celui qu'il guettait, sans gagner de forces à gagner des heures, perdait par impatience le sens de l'opportunité et du sang-froid.

Villeneuve voulait une rencontre. Joueur jusqu'ici malheureux, il espérait fixer enfin la fortune, et c'était assez d'en pouvoir courir la chance pour qu'il engageât à fond la partie. Il estimait d'ailleurs tenir en main quelques belles cartes, et, comme il sentait venir le moment de quitter le tapis vert, il ne se trouvait pas si téméraire de risquer pour la dernière fois son va-tout.

Une lettre de l'Empereur le poussa en avant. On l'enga-

geait à avoir avec l'ennemi « une affaire décisive ». Comme il était de ces hommes « qui ont plus besoin d'éperon que de bride », Napoléon avait forcé la note, dans la pensée que « son excessive pusillanimité l'empêcherait d'entreprendre la manœuvre ». Le raisonnement était pour le moins imprudent, le risque chanceux; le calcul se trouva faux.

Villeneuve fit aussitôt convoquer un conseil de guerre; et le 8 octobre il réunissait à bord du *Bucentaure* les contre-amiraux Magon et Dumanoir; les capitaines de vaisseau Cosmao, Maistral, Lavillegris; le capitaine de frégate Prigny pour la France; pour l'Espagne, les lieutenants généraux Gravina et Alava; les chefs d'escadre Cisneros et Escaño; les brigadiers Galiano, Rafaël de Mac Donnell (1).

L'amiral en chef fit donc savoir, sous le sceau du secret, aux officiers alliés, les intentions de l'Empereur de voir appareiller l'armée à la première occasion où l'on rencontrerait

(1) « On ne saura peut-être jamais l'histoire exacte du conseil de guerre du 8 octobre », dit M. Desdevises du Dézert qui a discuté avec beaucoup de sagacité le problème dans son étude très complète sur le *Rôle de la marine espagnole pendant la campagne de Trafalgar*. Mais puisque le rapport original de Gravina au Prince de la Paix ne se retrouve plus dans les Archives de Madrid depuis 1847 (la copie également enlevée aux Archives de Cadix prouverait que cette disparition n'est pas l'effet du seul hasard), pourquoi ne pas s'en référer au rapport de Villeneuve à Decrès? (16 vendémiaire an XIV. *Archives de la Marine*, BB IV, vol. 230, fol. 309-310.) Il paraît d'autant plus sincère qu'il condamne à l'avance la conduite tenue treize jours après, en mentionnant l'unanimité d'un avis qu'en fin de compte l'amiral ne devait pas suivre.

Marliani (*El combate de Trafalgar*, p. 185); Ferrer de Couto (*Historia del combate naval de Trafalgar*, p. 122); Fernandez Duro (*Armada Española*, t. VIII); les *Mémoires* de don Antonio Alcana Galiano (p. 95) affirment tous la sagace opposition des Espagnols contre une sortie pour laquelle ils ne se sentent pas prêts; ils vont même jusqu'à citer des paroles véhémentes prononcées par Churruca; mais ceci est trop, car ce dernier n'assistait pas au conseil.

Ce blâme d'une sortie intempestive se retrouve après coup dans deux lettres inédites de D. Juan de Lacy envoyées de Puerto Santa Maria, les 25 et 29 octobre au duc de l'Infantado; elles sont aux *Archives de Madrid*. KK 93, V^5, supplément.

l'ennemi en forces inférieures. Tous les membres de la conférence avouèrent la faiblesse de leurs équipages, le mauvais état de leurs vaisseaux; déclarèrent que, devant la puissance supérieure de la flotte de Nelson, il convenait d'attendre « une occasion favorable » ; cependant, — par déférence sans doute pour l'intention non dissimulée de l'Empereur, — ils ne se séparèrent pas sans « témoigner le désir qu'ils auront toujours d'aller combattre l'ennemi, quelle que soit sa force, dès que S. M. le désirera». Sans beaucoup se compromettre, ils alliaient ainsi le respect de la discipline, le courage militaire et la prudence commandée par leur responsabilité. Villeneuve ne parut point très satisfait, mais il s'inclina. L'occasion lui vint trop vite de sortir de cette réserve; ses dépêches nous font suivre les phases successives par où passait son esprit surexcité.

Des lettres particulières de Bayonne lui ayant fait connaître le passage dans cette ville de l'amiral Rosilly se rendant à Cadix, il crut d'abord à une simple mission de son collègue auprès de lui. Puis des soupçons lui vinrent et, le 18 octobre, il écrivit au ministre de la marine :

Je suis informé que le vice-amiral de Rosilly est arrivé à Madrid; le bruit public est qu'il vient prendre le commandement de l'armée;... ce serait trop affreux pour moi de perdre toute espérance d'avoir une occasion de montrer que j'étais digne d'une meilleure fortune. Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je ne puis expliquer le silence que vous avez observé sur la mission de l'amiral Rosilly que par l'espérance que j'aurais pu remplir celle qui m'est confiée en ce moment; et quelles qu'en soit *(sic)* les difficultés, si le vent me permet de sortir, je sortirai dès demain (1).

La malchance voulut que Rosilly (en effet expressément envoyé de Paris pour remplacer Villeneuve) éprouvât des

(1) 26 vendémiaire an IV. A bord du *Bucentaure*. *Arch. Mar.*, BB IV, vol. 230, fol. 311 (original).

retards dans son voyage : sa voiture cassa en route, il fallut la faire réparer; Beurnonville le retint à Madrid pour lui donner une escorte contre les voleurs des défilés de la Sierra Morena. Villeneuve put, de la sorte, hâter ses préparatifs; et quand les vigies de la tour de Tavira ne lui signalèrent plus (elles se trompaient!) que 18 voiles anglaises sur l'horizon, parce que 6 vaisseaux s'étaient détachés de la ligne du blocus dans la direction de l'Afrique, il vit là l'occasion inespérée de l'avantage du nombre recommandée par l'Empereur à son « audace ». Frémissant, il envoya cette dépêche à Decrès, à trois heures du matin :

« Toute l'escadre est sous voile, à trois vaisseaux près. Ainsi il est probable que dans la journée les habitants de Cadix auront à vous donner de mes nouvelles. Je n'ai consulté dans ce départ que le désir ardent de me conformer aux intentions de S. M. et *faire tous mes efforts pour détruire le mécontentement dont elle a été pénétrée des événements de la dernière campagne* (1). »

On ne saurait être plus clair.

Gravina n'avait risqué ni observation ni commentaire. « Conformément à ses instructions, son escadre se tenait prête à suivre les mouvements de l'escadre impériale » ; et il répéta immédiatement, pour désaffourcher, les signaux du vaisseau amiral français. « Une armée navale n'appareille pas facilement du port de Cadix; six ans avant, Bruix avait mis trois jours pour en sortir (2). » Peu à peu, cependant, chaque bâtiment, s'arrachant de son quai, franchit les passes, tourna au sud, un par un, comme une longue procession de funérailles. Villeneuve songeait peut-être aux mots durement injustes de Napoléon : « Les Anglais deviendront bien petits, quand la France aura deux ou trois amiraux qui *veuillent mourir*. »

(1) 28 vendémiaire an IV (original). Vol. 230, fol. 313-314.
(2) Jurien de la Gravière, *Guerres maritimes*, t. II, p. 177.

Nelson, qui avait couru barrer le détroit, tenait la mer du côté du cap Spartel, avec toutes ses forces : 27 vaisseaux, 4 frégates, 2 cotres, 2,158 canons.

Le 19 octobre au matin, quand la flotte alliée sortit de Cadix, le ciel était calme et il ventait joli frais; mais la brise du sud passa à l'ouest; il fallut éviter de revenir à la côte; les Espagnols, intercalés au milieu de nous, furent assez longs à diminuer leurs voiles et il s'ensuivit une première confusion. Villeneuve voulait se former en quatre corps : lui-même au centre, Alava à l'avant-garde, à l'arrière-garde Dumanoir; une division d'observation, prête à venir au point décisif, aux ordres de Gravina. L'après-midi se passa à prendre cette disposition sans y pleinement parvenir. Au soir, le chef de la première file, le capitaine Lucas, du *Redoutable*, avertit l'amiral qu'il découvrait la flotte ennemie au vent et peu éloignée. Nelson se rapprochait, en effet, multipliait ses signaux, tirait des coups de canon de proche en proche (1), tâchait de percer l'obscurité de « quantité de feux colorés remarquables par leur éclat (2) ». Toute la nuit, Villeneuve courut, fidèle à sa direction, et, bien qu'à l'aube les escadres eussent paru s'être confondues, il choisit sans retard sa position de combat, mettant sa prudence à s'assurer la rentrée possible à Cadix. On se trouvait à quatre lieues du cap Trafalgar. La mer était très houleuse. De leur côté, les Anglais se couvraient de toiles et laissaient arriver sur nous. Villeneuve, jugeant qu'ils cherchaient à porter en masse leur effort sur notre arrière-garde, un peu séparée et mal ordonnée, fit virer l'armée de bord, lof pour lof, tous à la fois. La

(1) Rapport d'Escaño au prince de la Paix (*Gazeta de Madrid*, 5 novembre 1805.)

(2) Rapport du commandant Lucas à l'amiral Decrès. *Arch. Mar.*, BB IV, vol. 232, fol. 166 à 173.

manœuvre produisit un nouveau flottement. Le branle-bas fut commandé partout.

Churruca appelait auprès de lui, sur la dunette, l'aumônier du *San Juan* pour bénir l'équipage, et d'une voix forte : « Mes enfants, au nom du Dieu des armées, je promets le bonheur éternel à qui mourra en faisant son devoir! » A cette heure de recueillement suprême, Nelson prononçait une parole identique, que la renommée, douce aux vainqueurs, a portée jusqu'à nous : « L'Angleterre compte que chacun fera son devoir (1). »

Dieu, c'est-à-dire le ciel, pour les Espagnols; la patrie, c'est-à-dire la terre, pour les Anglais : tout l'esprit des deux races n'est-il pas là? Quant à nous, déshabitués, hélas! depuis quinze ans, à lever les yeux en haut, mais toujours passionnés de gloire, nous demandions au « destin des combats »

> Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas :
> Le bonheur de mourir en un jour de victoire.

Les gens du métier — et voici cent ans qu'ils discutent, — expliqueront ces dispositions des adversaires; les profanes comprendront moins que les rôles ne se soient pas trouvés intervertis : les assiégeants fermant les issues par un cercle sans intervalle; les assiégés se préparant à crever la barrière qui les comprimait. Le contraire advint. Villeneuve rangea ses vaisseaux côte à côte sur une longue ligne de plus d'une lieue. Nelson lança ses escadres ramassées pour briser d'un double choc le frêle obstacle dont la profondeur, forcément très mince, ne pourrait résister à leur élan. On a raconté

(1) « England expects that every man will do his duty. » — « On dit que le texte du fameux ordre du jour de Nelson avant la bataille de Trafalgar avait d'abord été rédigé ainsi : « Nelson compte que chacun fera son devoir. » (Lord Rosebery, *Napoléon. La dernière phase*, p. 122.) Ce détail rendrait plus compréhensible l'agacement manifesté tout haut par Collingwood : « Je voudrais bien que Nelson s'arrêtât de faire des signaux. Nous savons tous ce que nous avons à faire. »

qu'avant de quitter l'Angleterre, dinant avec lord Sidmouth, il aurait dit : « J'attaquerai les Français en deux lignes, et je suis sûr de capturer ou leur avant-garde et leur centre, ou bien leur centre et leur arrière-garde. » Lui-même conduisait 12 voiles, Collingwood menant les 15 autres. Les deux pelotons approchaient : l'un dirigé par le *Victory* et le *Temerarious*, manœuvrant sur notre centre; le second précédé du trois-ponts le *Royal Sovereign*, visant notre nouvelle arrière-garde et courant au bateau de tête le *Santa Ana*. Notre bâtiment le plus voisin de l'espagnol menacé, le *Fougueux*, capitaine Baudoin, força l'allure pour arrêter la marche de l'audacieux Collingwood, et tira son premier boulet. Il était midi.

Quand l'écho leur renvoya ce roulement qui déchirait le silence, les officiers du *Principe de Asturias* levèrent la tête vers Gravina. L'amiral était debout à son banc; sans un tressaillement de visage, il ramena d'un geste ample et large le pan de son manteau sur son épaule gauche, et, tournant les yeux vers la terre natale apparaissant au loin dans la poussière dorée du soleil : *Viva España!* — La flamme tricolore monta aux grands mâts : les tambours battaient au drapeau, les mousquetaires présentaient les armes; les états-majors et les équipages saluaient le pavillon de sept cris de : « Vive l'Empereur! »

On ne pouvait s'y méprendre : les masses anglaises attaquaient notre ligne debout au corps. Leur allure avait tout d'abord porté très en avant de tous le *Victory* et le *Royal Sovereign*. Un moment, ces deux magnifiques trois-ponts reçurent, seuls et intrépides, les décharges de la flotte alliée : le *Bucentaure*, la *Trinidad* et le *Neptuno* contre le premier; le *San Leandro*, le *San Justo*, l'*Indomptable* contre le second. Le peloton de Nelson avait manœuvré ostensiblement pour envelopper le bâtiment de Villeneuve. Aussitôt qu'il recon-

nut cette intention, le capitaine Lucas accourut, fit incliner le beaupré de son *Redoutable* sur la poupe du *Bucentaure*, bien décidé à sacrifier son vaisseau pour la défense du pavillon amiral. Il parcourt les batteries, précédé des tambours et des fifres; les matelots tout joyeux familièrement lui crient : « Commandant, n'oubliez pas l'abordage! » Le *Redoutable* rectifie son tir et vise à démâter le *Victory* : il y parvient en partie et ses boulets mettent la roue du gouvernail en pièces. Les deux vaisseaux s'abordent alors par une décharge à bout portant; c'est un carnage horrible. Lucas fait appeler par ses clairons les divisions d'abordage qui montent, officiers en tête, avec le même ordre qu'à la parade; gaillards, bastingages, haubans sont couverts de monde, la mousqueterie siffle. Nelson se place au premier rang de son équipage sans vouloir couvrir d'un manteau les rubans et les plaques qui scintillent sur sa poitrine; une balle l'atteint d'en haut à l'épaule et pénètre jusqu'à l'épine dorsale; on le porte, la figure voilée, dans l'entrepont des chirurgiens rempli de tant de blessés qu'un témoin le comparait à un « étal de boucher ».

Dans la confusion qui suit, le *Victory* cesse de combattre; pour sauter à son bord, Lucas fait couper les vergues qui serviront de pont; l'aspirant Yon et quatre matelots franchissent déjà le passage. Mais le *Temerarious* est accouru à toutes voiles; il accoste le *Redoutable* de l'autre côté pour l'écraser dans une double étreinte et, à son tour, le crible de son artillerie. Blessé, Lucas demeure à son banc, sur un bateau qui, entouré d'un troisième adversaire, le *Mercury*, ne présente plus qu'un amas de débris. A la sommation de se rendre : « Il n'en est pas temps encore, » crie un officier. Mais le feu prend sous le gouvernail, une voie d'eau se déclare. L'incendie atteint le *Temerarious*. « Toujours fortement liés par les mâtures tombées réciproquement d'un vais-

seau sur l'autre, le *Victory*, le *Redoutable*, le *Mercury*, d'ailleurs privés tous trois de l'usage de leurs gouvernails, formaient un groupe qui dérivait au gré du vent et qui fut involontairement jeté sur le vaisseau le *Fougueux*, démâté et ne gouvernant plus (1). »

Dans un étang, lancez une poignée d'appâts : les bandes de poissons montent à la surface, se précipitent, s'amoncellent autour de la proie, la déchiquetant, s'accrochent aux débris, les poussent, les repoussent, et forment autant de groupes avides, tumultueux, tournoyants, agités. C'est l'image de la bataille de Trafalgar.

A bord du *Berwick*, notre brave Camas est tué, combattant le *Defence* et l'*Achilles* qui le capturent. Le *Bahama*, où Galiano a la tête emportée par un boulet, est attaqué par le *Colossus*, aidé de deux autres anglais. Pareja est blessé sur l'*Argonauta*, entouré de trois navires, et ne se rend qu'après de telles avaries que les Anglais coulent eux-mêmes leur prise. Sur le *San Juan*, Churruca a la jambe brisée; il se relève pour crier : « Continuez le feu ! » et meurt après des efforts héroïques contre six vaisseaux. Le *Spartan* et le *Minotaur* écrasent de projectiles le *Neptuno* où l'amiral Valdès est frappé. En secourant la *Trinidad*, le *San Augustin* est lui-même abordé par le *Leviathan* et quatre autres bâtiments légers qui l'enveloppent comme un essaim d'abeilles dont les dards piquent sans relâche; il repousse l'abordage, mais demeure impuissant contre l'incendie et l'inondation. Lorsque le *Bucentaure*, la poupe démontée, déjà rasé comme un ponton, ne posséda même plus un canot pour conduire sur un autre navire le malheureux Villeneuve, l'amiral amena son pavillon.

La lutte fractionnée en autant de combats individuels,

(1) Rapport du capitaine Lucas.